

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, coin Café et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 2 novembre 1908. Thermomètre de E. Claude, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lns. Fahrenheit Centigrade.

L'Election Présidentielle.

C'est aujourd'hui que les électeurs assemblés en comices procédent à l'élection des délégués qui, de leur côté, éliront dans quelques semaines le premier magistrat du pays, le Président des Etats-Unis. C'est aujourd'hui qu'a lieu virtuellement l'élection de Président, puisque l'opinion des délégués, dits électeurs présidentiels, est connue d'avance et qu'ils se sont élus qu'à cause de cette opinion, et que leur vote n'est consensuellement qu'une simple formalité, formalité qui, du reste, passe entièrement inaperçue.

La campagne électorale, si longue et si échauffée, a pris fin samedi soir, par les discours faits hier par des orateurs des deux partis s'étaient plus que les faibles échos des précédents, et il est évident que chaque électeur a dès maintenant fait son choix. Il n'y a donc plus qu'à attendre le résultat du scrutin.

Comme dans toutes les élections, et particulièrement les élections présidentielles, des pronostics ont été faits sur l'issue de la lutte entre M. Taft et Bryan. Les leaders des deux grands partis qui se partagent l'Union Américaine, ceux qui ont dirigé la campagne, annoncent à grand bruit le succès de leur candidat respectif. A en croire les chefs républicains, Taft obtiendra un scrutin d'aujourd'hui une majorité écrasante dans le collège électoral présidentiel. De leur côté les démocrates ne sont pas moins enthousiasmés, et ils prédisent que rien maintenant ne peut empêcher Bryan d'entrer à la Maison Blanche au mois prochain.

L'esprit de parti qui domine et dicte ces pronostics interdit d'en tenir compte autrement que pour constater que, des deux côtés, on n'est que médiocrement rassuré sur le résultat, et qu'on se orie si fort que pour s'écarter et donner le change afin de ne pas laisser se calmer les enthousiasmes. Diverses estimations ont été faites par des grands journaux de l'Est, particulièrement par le "Herald" de New York.

Ce journal, l'un des plus importants des Etats Unis et du monde entier, fixe à 306 le nombre des suffrages qu'obtiendra Taft et à 177 ceux que recevra Bryan. Le nombre total des électeurs présidentiels étant de 483 et la majorité absolue requise de 242, le candidat républicain serait donc élu à une assez forte majorité.

Il est à remarquer, d'abord, que la majorité annoncée par le "Herald" est sensiblement inférieure à celle qu'a obtenue le candidat républicain il y a quatre ans, puisque M. Roosevelt a été élu président des Etats-Unis par 336 voix contre 140 à son concurrent démocratique Parker. Et on peut conséquemment se demander pour quelles raisons la rédaction prédite par le journal new-yorkais ne serait pas plus forte, suffisante pour faire pencher la balance en faveur de Bryan.

D'autre part, il se est des pronostics d'élections comme des pronostics de courses, ils ne reposent sur rien de précis ni de sûr.

Et la meilleure preuve, c'est que les favoris sont beaucoup plus fréquemment battus qu'ils ne gagnent.

D'ailleurs, l'opinion des gens sérieux, bien informés et impartiaux, est que les démocrates ont la partie plus belle qu'à aucune époque depuis l'arrivée de Grover Cleveland au second terme de fonction, et que 1909 pourrait bien être l'année de leur rentrée au pouvoir après une longue période de régime républicain.

Mais, quelles que soient les estimations, les impressions, les opinions, tous les démocrates feront aujourd'hui leur devoir, afin que leur candidat obtienne le plus grand nombre possible de voix. Et quoique le résultat du scrutin ne soit pas douteux dans la Louisiane et les autres Etats du Sud, l'habitation serait inexorable.

Les Chanteurs s'en vont.

Les plus célèbres chanteurs viennent de quitter Paris pour l'Amérique. C'est d'abord Mlle Marie Garden, qui reste fidèle à la route anglaise et préfère avancer son départ pour voguer sur un vapeur de la "Star Line".

Sont aussi partis, M. Dufrance, M. Renaud, les deux artistes principaux composant le troupe du Manhattan-Opera, et aussi les étoiles italiennes des deux grands théâtres lyriques de New York: Mlle Tetrassini, dont la jeune gloire suscite des enthousiasmes inconnus depuis les triomphes de la Patti; M. Sammarco et le ténor Bassi, rival de Caruso; et Caruso lui-même, Boudi, Mme Emma Eames, Mme Beals-Abbott, Mlle Deaton, et la troupe allemande du Metropolitan-Opera. Or, deux théâtres lyriques de New York traitent les chanteurs de la vieille Europe, qui ne révolet pas.

Ils sont partis pour cinq mois. Ils gagneront beaucoup d'argent, ce qui est encore la meilleure preuve de leur succès. La crise qui a, l'an passé, troublé les affaires du Nouveau-Monde, n'est qu'une influence médiocre sur les recettes théâtrales, et la saison qui commence s'annonce belle et fructueuse. C'est du moins, ce qu'assurait récemment Mlle Mary Garden, étoile du Manhattan-Opera.

Vous apprendrez donc avec une vive satisfaction que, durant le court espace de quatre mois, M. Enrico Caruso va gagner à New York 600,000 francs, Mlle Mary Garden 400,000, M. Renaud 250,000.... Ah! les pauvres gens!



M. ALFRED PICARD.

Le nouveau Ministre de la Marine.

Le choix de M. Clémenceau pour le ministère de la marine a été fixé sur M. Alfred Picard, président de section au Conseil d'Etat. C'est le nom auquel le président du conseil avait songé dès la première heure et le seul dont il ait été question.

Né à Strasbourg en 1844, M. Alfred Picard, après de fortes études littéraires et scientifiques, entra à l'Ecole polytechnique en 1862 et de là à l'Ecole des ponts et chaussées, au sortir de laquelle il fut chargé successivement d'une mission en Orient, puis au canal de Suez. La guerre de 1870 le trouva ingénieur du canal des houillères de la Sarre et du canal des salines de Dieuze. Le jeune ingénieur fut tout d'abord attaché aux travaux de défense de Metz, mais il profita de la première occasion qui s'offrit à lui pour en sortir et pour aller demander et prendre du service dans l'armée de la Loire.

A la conclusion de la paix, il fut envoyé à Nancy avec le commandement du génie, et au milieu des plus grandes difficultés, avec une insaisissable activité, en deux mois il édifia des casernes, baraquements et aménagea parfaitement la circonscription militaire qui lui était confiée. Il reçut en récompense le croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Dès 1872, il était appelé aux importantes fonctions de contrôleur de l'exploitation des chemins de fer de l'Etat, d'une partie du canal de la Marne au Rhin et du canal de l'Est, fonctions qu'il occupa jusqu'en 1879. Dans cet intervalle, des travaux importants furent exécutés sous sa direction, entre autres le réservoir de Paray et les machines élévatrices de Valcourt, de Pierre-Latreiche et de Vesoir.

En 1880, M. Alfred Picard était nommé directeur du cabinet et du personnel, puis directeur des routes, de la navigation, des mines et des chemins de fer, et directeur des ponts et chaussées, des mines et des chemins de fer. Ensuite il devint président de la section des travaux publics de l'agriculture, du commerce, de l'industrie, des ponts et télégraphes au Conseil d'Etat. Lors de l'Exposition universelle de 1889 il fut nommé rapporteur général de l'Exposition.

Sea magnifique rapport, véritable monument de science sous tous ses aspects, préparait déjà ses belles œuvres analogues de l'Exposition universelle de 1900, et le désignait pour le poste de commissaire général de cette exposition, la plus importante que l'on ait vue et dont l'importance n'a pu être atteinte malgré de grands efforts par les expositions universelles de l'étranger qui furent installées après elle.

Le rapport général sur l'Exposition de 1889 valut à M. Alfred Picard le grade de grand-officier de la Légion d'honneur, l'Exposition de 1900 le grade de grand-croix.

Nommé commissaire général de l'Exposition universelle de 1900, M. Alfred Picard put réaliser ce qu'il avait conçu par de longues méditations, c'est à dire faire une sorte de synthèse de dix-neuvième siècle, montrer par des "leçons de choses" complètes et colossales l'histoire et les résultats de tous les progrès accomplis pendant cette active période dans les sciences et dans les arts. Il apporta à cette tâche tout son dévouement, tout son cœur, on peut le dire, ses belles qualités d'administrateur, et son expérience encyclopédique de savant, qui devait quelques années après lui valoir le titre de membre de l'Institut.

L'Exposition de 1900 terminée, M. Alfred Picard se fit l'historique complet, d'abord dans un rapport général en sept volumes, puis dans un autre ouvrage en six volumes qu'il intitula le "Bilan d'un siècle" et dans lequel il résuma son œuvre tout entière. Ces ouvrages furent écrits de sa propre main, d'un bout à l'autre, et ils attestent la puissance de travail de ce grand ingénieur et de ce savant. On en avait déjà séparé avant le témoignage par son "Traité administratif des chemins de fer", qui est une des œuvres didactiques les plus importantes sur cette matière.

A peine remis des fatigues de l'Exposition de 1900, M. Alfred Picard accepta la mission d'aller à la clôture de l'Exposition de St-Louis aux Etats-Unis soutenir les intérêts des exposants français et mettre en évidence leurs mérites pour la distribution des récompenses. Il en rapporta d'intéressants documents sur les progrès industriels aux Etats-Unis.

Il a publié, outre ses rapports, un ouvrage classique sur l'histoire des chemins de fer français.

Les Chats du Japon.

Les chats du Japon, ces jolies bêtes aux mines drôles et câlines, que, dans "Madame Chrysanthème", Loti décrit si agréablement, sont sans doute aussi rares que jolis, car les Japonais font venir des chats d'Europe.

On vient, en effet, d'en embarquer cinq mille pour Yokohama. Deux autres transports de la même importance suivront. Les marmingros seront répartis dans les principales villes maritimes du Mikado.

On les introduit dans le pays pour l'extermination des rats qui, à leurs autres inconvénients joignent celui, capital, de véhiculer la peste.

Denrées Falsifiées.

A propos des falsifications de denrées alimentaires, contre lesquelles vient d'avoir lieu, à Genève, un Congrès impaiement, voici une amusante fable finlandaise :

Quatre jeunes moches innocentes cherchaient de quoi déjeuner. L'une trouva un pot de confitures; elle s'en gorgea et se sentit prise de coliques. Les autres étaient faibles. Elle mourut dans d'atroces douleurs. La seconde, voyant cela, l'angoissa au cœur et la larne à l'œil, résolut d'éviter les fringales. Elle se contenta de miettes de pain. Hélas! le pain contenait de l'alun. Le moche périt empoisonnée.

La troisième moche se rejeta sur un verre de bière. L'aloue fondroya l'imprudente.

Restée seule, la quatrième moche eut un accès de désespoir. Elle résolut de quitter cette terre pleine d'embûches et de pièges à moches. Justement elle aperçut un carré de papier gluant qui portait cette invite sinistre: "Papier les moches". La désolée s'y jette, aspirant le poison, avec un soupir stoïque.

Miracle! La mort ne vint pas. Au contraire, la moche engraisa. Le papier était falsifié, "il ne tuait pas les moches".

Sept Neuroux.

Le clergyman — J'ai fait sept heureux aujourd'hui. Le paroissien — Comment cela? Le clergyman — J'ai célébré trois mariages. Le paroissien — Mais cela ne fait que six! Le clergyman — Alors, croyez-vous que je travaille pour rien?

Casse-Machoir.

Extrait du journal des étrangers d'une station balnéaire allemande: "Sont arrivés: Frau X..., kunstmuhenbestitzerin. (Trad. litt: Mme X..., épouse d'un grand propriétaire de moulins mécaniques.) Herr Z..., chemaliger kegeljugen von kaiser Wilhelm Ier." (M. Z..., qui fut jadis proposé au jeu de quilles de l'empereur Guillaume Ier.)"

THEATRES.

ORPHEUM.

Le programme de la semaine qui a commencé hier soir à l'Orpheum est aussi varié qu'intéressant et amusant. Les quatre Ford, deux hommes et deux femmes, paraissent dans une danse inédite. La variété des pas qu'ils exécutent, leur aisance et leur grâce justifient les éloges qu'on leur a prodigués partout.

Une pièce en un acte, "The Dede Detective", est jouée par Frank Byron et Louise Langdon, des artistes renommés. M. Byron est originaire de la Nouvelle-Orléans, et il a fait son début dans la carrière théâtrale à l'ancien Musée Robinson. Les sœurs Murray, Maria et Victoria, qui appartiennent à la troupe de Fritz Scheff et jouent avec elle "Mlle Modiste", chantent et dansent à ravir dans un numéro spécial.

"The Wizard of Oz" est le titre d'une nouveauté musicale qui a fait sensation en Europe. Fred Singer en est l'interprète. Deux exquises artistes appartenant autrefois à l'opéra-comique, Catherine Hayes et Sabel Johnson, jouent en travesti une brillante petite comédie.

Frank White et Lew Simmons, des ministres, sont désopilants dans une bouffonnerie: "On the Band Wagon". "Sweatheria", une délicieuse srynette de Sir W. S. Gilbert, est présentée par M. et Madame Erwin Connelly.

Ce programme sera applaudi toute la semaine.

TULANE.

"The Merry Widow", la délicieuse et ravissante opérette du compositeur Franz Lehár que tous les amateurs désirent si ardemment entendre depuis plusieurs mois, est offerte par le Tulane cette semaine.

Le compositeur Lehár y a prodigué des mélodies enchantées.



THE WIZARD ET SIR WILEY, AU CRESCENT.

ses, et l'oreille de l'auditeur est constamment charmée par les airs séduisants qui se succèdent dans la pièce.

A côté de valse entraînantes, dont une est déjà connue dans le monde entier, se trouvent de très jolies chansons.

"The Merry Widow" a été jouée dans plus de trois cents villes entre Vladivostok et la Mer du Nord, St Pétersbourg et l'Afrique du Sud.

C'est une opérette en trois actes, donnée pour la première fois le 30 décembre 1905 à Vienne sous le titre allemand de "Die Lustige Witwe". M. Henry W. Savage l'a présentée en Amérique le 23 septembre 1907.

En neuf mois dans les Etats-Unis "The Merry Widow" a rapporté plus de \$110,000 de droits d'auteur.

CRESCENT.

"The Wizard of Oz" est une charmante comédie musicale dont le libretto est de L. Frank Baum et la partition de Paul Tietjens et A. Baldwin Sloane. C'est une des plus populaires bouffonneries qui aient jamais été offertes au public américain. Elle fourmille de scènes amusantes et de gaies chansons, et au point de vue scénique elle dépasse tout ce qui a été fait jusqu'ici pour les œuvres de ce genre.

Peu de personnages du théâtre comique sont aussi désopilants que ceux du "Wizard of Oz", le Scarecrow et le Tinman, la jeune Dorothy Gale, du Kansas, enlevée par un cyclone avec sa génitrice favorite, Trixie Truett, Sir Dashemoff, la Lady Lunatic et la bonne sorcière.

La géniesse épigle et le lion timide sont également très drôles.

Visite d'un journaliste chinois.

Charleston, Car. du Sud, 2 novembre.—M. Li Sum Ling, directeur de la "Hong Kong Mail" est parti ce matin pour Savannah et

Atlanta où il poursuivra ses études sur la vie économique des Etats du Sud. M. Ling a été l'un des principaux artisans de l'entente commerciale entre la Chine et les Etats Unis.

Déraillement.

Knoxville, Tenn., 2 novembre.—Une dépêche de Asheville, N. C., annonce que le train de voyageurs No 36 de la ligne du Southern Railway, parti de Memphis pour New York, a déraillé ce matin à quelques milles de la station de Marion, Car. du Nord.

La locomotive, deux fourgons à bagages, le wagon postal et un wagon de voyageurs ont quitté les rails et ont été précipités dans le talus qui borde la voie.

Quelques voyageurs ont été blessés, aucun grièvement. Le trafic a été interrompu pendant plusieurs heures.

Mort de Mme Emma Tying.

Columbus, Ge., 2 novembre.—Mme Emma Moffett Tying, un écrivain bien connu dans les Etats du Sud, est morte aujourd'hui à l'âge de 62 ans.

La défunte appartenait à l'une des plus anciennes familles de l'Alabama.

Edition Hebdomadaire de "Abelle".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et sociales, qui ont paru pendant la semaine, dans "Abelle" quotidien. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

NOËLLA

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MÉROUVEL

DEUXIÈME PARTIE

SHULH!

XXII

UN DOMAINE AUX ENCHÈRES

Suite.

— Votre mère est indulgente et bonne qu'elle soit, ne me le

pardonnait pas! Elle m'accuserait d'avoir né de sottises de bohémienne pour vous faire oublier vos intérêts, vous devriez envers elle, le soin de votre avenir, et briser les espérances qui sans doute reposent sur votre tête.

— Je dis de bohémienne, mon ami, parce que j'ai vécu comme ces enfants des routes que vous avez rencontrés parfois dans vos promenades à la campagne.

— J'ai marché nu-pieds dans les chemins; j'ai tendu la main aux passants, malgré moi, parce que j'avais peur d'être battue; j'ai eu l'eau trouble des ornières et j'ai dormi sous les arbres des forêts.

— Toutes les misères je les ai subies, toutes les humiliations, je les endurées!

— J'ai connu toutes les épreuves et il n'est pas de chagrin, pas de douleur que j'ignore.

— Mes enfants n'a été qu'une longue torture et quand j'y songe je suis agitée d'un tremblement que je ne peux réprimer.

— Laissez-moi me retremper dans le calme et le silence.

— J'ai besoin de repos après tant d'atroces épreuves.

— Vous êtes jeune et je le suis aussi!

— Mais votre jeunesse n'a été qu'une joie, qu'une fête, qu'un printemps semé de fleurs et embelli par l'entretien de la bonne idée qui veille sur vous.

— Je sais beaucoup de choses,

mon cher Jean.

— Je n'ai pas besoin de vous apprendre de qui je les tiens.

— Notre bonne hôtesse de la rue Louis-le-Grand recevait parfois la visite de cette bonne fée, une grande dame qui veillait sur vous avec une tendresse maternelle.

— Je sais, oui, je le sais, que vous avez deux frères et qu'elle n'est pas l'une et l'autre de plus cher désir que celui d'assurer votre bonheur.

— Et ces deux frères, que vous avez vus et qu'elle n'a pas vus, et l'autre de plus cher désir que celui d'assurer votre bonheur.

— Elles ne vous ont jamais quitté! Elles n'ont jamais cessé de s'occuper de vous!

— Moi, j'en avais trouvé une, une excellente, qui, prise de pitié pour l'enfant abandonné, m'avait soustrait aux périls qui m'épouvantaient.

— Je l'ai perdue et avec elle toute espérance et toute sécurité.

— Je ne vous dirai pas que je m'éloigne de vous sans regret.

— Mais n'ayant rien à me reprocher, j'ai confiance que le Dieu qui m'a soumise à tant d'épreuves aura lui aussi pitié de moi.

— N'essayez pas de me voir avant l'époque que je vous ai fixé.

— A quoi bon?

— Travaillez et réfléchissez! Je réfléchirai de mon côté.

— Si, dans six mois, avant que j'aie prononcé mes vœux de religion, vous persistez dans vos projets, dites-le à cette bonne

fée dont je connais le nom.

— Je trouverai un moyen de l'avertir de l'époque où je me donnerai entièrement au service de ce Dieu en qui j'espère, et alors si elle vient m'annoncer votre résolution, et elle l'approuvera, je ferai un choix et sans doute, il se prononcera en votre faveur si vous me promettez de m'aimer toujours et de ne pas me reprocher des malheurs que j'ai subis et dont j'ai failli être accablé.

— Réfléchissez sûrement.

— Je réfléchirai de mon côté.

— Et croyez à la bonne amitié de votre pauvre voisine.

— "SPERANZA."

Elle enferma cette lettre dans une enveloppe et écrivit deux lignes à M. Bertin pour le prier de garder son secret et de la remettre à Jean Guéac.

De reste, par bonté, M. Bertin dut-il manquer à ses promesses, vingt-quatre heures plus tard il serait impossible de retrouver ses traces.

Le lendemain la carriole du métayer de la Neigerie, attelée d'un de ces solides bédons bretons qui n'ont peur de rien, ni de la longueur des routes, ni de la dureté du sol qu'ils labouraient, s'arrêtait dans l'obscurité à la porte de la maison de l'ancienne femme de chambre de madame de

Frézé.

La pauvre femme était bouleversée.

Le départ de Speranza la plongea dans une véritable consternation.

La jeune fille essayait vainement de la rassurer en lui disant:

— Sois tranquille, ma bonne, nous nous reverrons. Je t'écrirai....

Elle l'embrassa longuement une dernière fois, monta dans la carriole, et le bidet de la Neigerie commença paisiblement sa course.

Elle devait être longue.

De Sablaines à la gare de Laval, il n'y a pas moins d'une quarantaine de kilomètres mais la brave bête en avait vu d'autres. Elle était faite à la dure.

Tirer la charrue pendant douze heures ou trotter le long d'une route, c'était pour elle une besogne qui la laissait indifférente.

Le temps était très doux mais très brumeux.

Speranza emportait avec elle sa petite harpe, et sa malle. C'était tout, avec son trésor qui ne tenait pas beaucoup de place et ne pesait pas lourd dans la carriole.

L'obligé paysan était attaché à celle qu'il appelait notre demoiselle.

Elle avait soigné avec un dévouement de cœur de charité une de ses filles qui n'était faite, elle

ans-l, religieuse après sa guérison.

A mi-chemin, au bourg de Obailard, elle déjeuna dans une auberge en tête à tête avec son conducteur.

Il lui demanda:

— Vous n'allez pas nous quitter tout à fait, mademoiselle Espérance?

— Qui peut connaître l'avenir?

— Vous aimez notre pays?

— Beaucoup.

— Nous comptons bien vous y garder. Et voilà que le bien qui devait vous revenir appartient à un étranger!....

— Que voulez-vous!.... C'est la destinée.

— Vous n'allez pas rester à Laval?

— Non!.... Qu'y ferais-je?

— Alors où irez-vous?

— Elle murmura:

— Comme votre chère fille....

— A la revue..... Nous vous espérons.....

Et le train se mit en marche. Lorsqu'à la nuit elle arriva à Rennes, en descendant à la gare, elle se trouva si seule, si dépaylée, si effrayée de l'inconnu vers lequel elle s'en allait qu'elle fut tentée de rebrousser chemin.

Mais elle fit un effort et demanda à un commissionnaire qui s'offrait à lui porter ses bagages:

— Le convent des dames Augustines, où vous plaît?

— C'est loin, dans la campagne. Il faut prendre une voiture et suivre le boulevard de la duchesse Anne.... Vous connaissez Rennes?

— Je n'y suis jamais venue.

Le commissionnaire hâta au cocher:

— Hé! Jean-Louis!....

— Quoi?

— Une jeune demoiselle qui veut aller chez les Augustines.

— Bon.

Le commissionnaire, qui avait une physionomie de brave Breton, dit à Speranza:

— Tenez, mademoiselle, votre affaire.

— Je vous remercie. Il chargea la malle et les instruments de musique sur le ore qui s'en alla, en effet, par le boulevard Solferino vers celui de la duchesse Anne.

Et il murmura en regardant le sapsin qui emportait la jeune voyageuse.

Une jolie personne, tonnerre